

Texte d'ANALYSE sur le thème :

ECOLOGIE ET FEMINISME, QUELQUES FEMMES REPERES

Objet de l'analyse : L'économie et ses retombées sur l'environnement et les écosystèmes, les tentatives de compréhension des mécanismes et des processus qui amènent à la dégradation et à l'épuisement de notre planète sont analysés de manière spécifique par des femmes engagées qui s'inscrivent dans un courant dénommé « écoféminisme ».

A travers quelques portraits de ces féministes vertes et quelques évocations de leurs perceptions, cette analyse a pour objectif de familiariser le lecteur à ce courant particulier.

Contexte : L'Université des Femmes se donne comme objectif de diffuser les savoirs élaborés par et sur les femmes. Une des thématiques choisie pour la réalisation des documents d'analyse mis à disposition via son site internet s'articule autour de la préoccupation de faire avancer, sans les refaire, les luttes féministes.

Qui croirait que les luttes environnementales présentent des particularités intéressantes lorsqu'on les examine avec les lunettes du genre ? Si nous voulons que ces combats de plus en plus présents dans le débat social ne souffrent pas, une fois encore, de discrimination sexiste et qu'une part importante de la réflexion écologiste ne soit pas occultée et perdue parce que portée par des femmes, alors, mieux connaître les options des éco-féministes est une démarche incontournable.

1. INTRODUCTION

Qu'est-ce que L'ÉCOFÉMINISME ? C'est une approche qui se tourne vers des facteurs sociaux pour découvrir les racines des problèmes environnementaux. Suivant cette approche, c'est la domination et l'agression qui expliquent finalement la crise de l'environnement, la domination de la femme et de la nature par l'homme principalement.

L'écoféminisme culturel, qui découle du féminisme radical, propose une éthique de la sollicitude et parfois même une spiritualité qui honore l'association, pour ne pas dire l'identification, des femmes, de la nature et du divin, comme c'est le cas dans le culte de la Déesse Gaïa. On y retrouve un souhait de développer un «féminisme transformatif» qui rejette les dualismes générateurs d'oppression et de contrôle, favorise un mode de pensée contextualiste, pluraliste, exhaustif et holiste et respecte la diversité et la différence.

En somme l'écoféminisme culturel, comme l'écologie sociale, soutient qu'il y a peu de chance d'avancer sur le front environnemental, par exemple avec l'agriculture durable et avec les technologies appropriées, avant que tous les modèles de domination ne soient reconnus et éliminés.

Plusieurs femmes ont tenté, à leur façon, d'introduire dans leur approche de militantes écologistes les perceptions et analyses particulières à leur situation de femme engagée.

Parcourir la galerie de leurs portraits permet de mieux appréhender les imbrications des démarches féministes et environnementalistes.

2. QUELQUES PERSONNALITÉS À DÉCOUVRIR

2.1. FRANÇOISE D'EAUBONNE

Françoise d'Eaubonne est née en 1920 à Paris d'une mère espagnole issue d'une famille révolutionnaire et d'un père breton engagé dans les mouvements syndicaliste et anarchiste. Elle a disparu cet été 2005, à l'âge de 85 ans. Cette écrivaine était, avec d'autres, à l'origine du mouvement féministe et homosexuel en France.

Auteure d'une cinquantaine d'ouvrages, dont des romans, des biographies, des essais et de la poésie, elle s'engagea de multiples façons, dans la Résistance pendant les années de guerre, au Parti communiste ensuite qu'elle quitta au début des procès staliniens.

Françoise d'Eaubonne fut à l'origine du MLF (Mouvement de libération des femmes) dans les années soixante en France et du FHAR (Front homosexuel d'action révolutionnaire).

Elle fonda également en 1978 le mouvement Ecologie-Féminisme, synthèse des deux domaines des engagements qu'elle poursuivit toute sa vie. Peu entendue dans son pays, elle fut par contre écoutée et suivie en Australie et aux Etats-Unis où une chaire a été créée sur le sujet de l'écologie-féminisme et où elle a été invitée pour des conférences. Cette mère de deux enfants était Chevalier des Arts et des Lettres.

2.2. MARYLIN WARING

Cette femme avide de comprendre a exploré toutes les arcanes de l'économie mondiale à partir de son vécu et de ses questions de femme et de députée. Quand Marilyn Waring fut élue au Parlement néo-zélandais en 1975, à l'âge de 22 ans, elle n'imaginait pas qu'elle serait réélue trois fois, qu'elle précipiterait la chute de son gouvernement et deviendrait la première porte-parole d'une économie mondiale féministe.

Spirituelle, irrévérencieuse et accomplie dans ce qu'elle appelle l'art de la question naïve, Marilyn Waring a démonté les mythes de l'économie, son élitisme et l'acceptation tacite des programmes

politiques qui présentent comme objective la politique économique. C'est une des rares économistes (femme de surcroît) qui se soit attachée à réellement vulgariser la pensée économique et de ce fait à la dénoncer.

Sa vie et son parcours de questions/réponses ont fait l'objet d'une vidéo de reportage qui circule depuis plusieurs années dans les associations et les ONG. C'est un témoignage exemplaire sur le lien entre la préoccupation environnementaliste et un engagement féministe en politique.

2.3. VANDANA SHIVA

Auprès des Indiennes himalayennes d'origine modeste, à l'origine du mouvement Chipko voué à la sauvegarde de la forêt, la physicienne et militante féministe Vandana SHIVA a trouvé dans leurs perceptions et leurs croyances, les bases de sa connaissance de l'écologie. Elles lui ont donné une nouvelle vision des rapports entre les êtres et les choses. Dans son livre « Staying alive », elle explique qu'elle doit sa « sagesse » à des femmes considérées comme incultes ou marginales et vivant dans une société qu'on qualifie d'arriérée alors qu'elle a réussi à se perpétuer des siècles durant. On devrait plutôt la considérer comme un modèle de résistance. Par rapport aux civilisations avides de croissance et promises à l'effondrement, les civilisations éternelles incarnent la capacité de renouvellement, de guérison, la possibilité de prendre et de recevoir, de construire et de créer. Par contre, les femmes du Nord sont tout aussi concernées par l'environnement. Même au sein des sociétés les plus avancées, c'est aux femmes qu'on laisse le soin de s'occuper des enfants, de la maison et de la santé.

Selon Vandana SHIVA, l'essor du patriarcat a eu tendance à mutiler le « principe féminin » - qui est la force qui se trouve dans la nature et dans toutes les formes de vie qui nous entourent - et a notamment tenté de le refouler complètement chez l'homme. Dans une certaine mesure, l'essor d'un type masculin de connaissance, de production et de domination a permis de détruire ce qui était essentiel à la société.

Vandana Shiva ne peut s'imaginer que ces forces créatrices de la nature féminine puissent à nouveau s'épanouir et s'exprimer pleinement sans affecter les hommes. Ils auront alors le choix entre deux solutions : soit ils réagiront violemment vis-à-vis de l'insécurité et du sentiment de médiocrité que cet épanouissement fera naître; soit un nombre croissant d'entre eux se rendront compte de leur appauvrissement et reconnaîtront le « principe féminin » comme une force créatrice qui fait passer l'éducation avant la domination, la survie avant la destruction, les valeurs d'expérience et le savoir empirique avant les abstractions et les grandes théories.

Ce sont là des valeurs suffisamment universelles pour qu'ils les reconnaissent et les soutiennent. Pour Vandana Shiva, même si l'on se sent impuissant-e, il importe d'élever la voix pour dire que les choses auraient pu être différentes. L'abondance de choix ne suffit pas à enrichir la vie des gens. Ce sont les critères du choix qui comptent. Multiplier les options, c'est un peu adopter la même politique que les supermarchés pour séduire leurs client-es. Ce qui est important, c'est de savoir quand on ne fait pas le bon choix et cela n'est possible que si l'on a su préserver son libre arbitre.

Pour Vandana Shiva, le fait d'être proche de la nature et de s'en rapporter à elle est la meilleure attitude morale pour choisir en connaissance de cause entre les différentes options scientifiques et technologiques (*Source : UNESCO, 03-92*).

2.4. MARIA MIES

Militante, sociologue allemande, spécialiste des questions féminines, Maria MIES a vécu en Inde. Avec Vandana Shiva, elle a publié, dans la collection « Femmes et Changements » (l'Harmattan), un ouvrage intitulé « Ecoféminisme ».

Après un séjour de plusieurs années en Inde, Maria Mies a dirigé le programme d'Etudes Féministes de

l'Institut d'Etudes Sociales à la Haye, puis a été titulaire de la chaire de Sociologie à la Fachhochschule de Cologne.

Pour Maria Mies, la guerre et la violence envers les femmes font partie de l'arsenal des moyens du capitalisme pour s'imposer comme système économique unique à l'ensemble de la planète. Cet arsenal comporte notamment le mythe du développement par rattrapage. Cette notion est basée sur une compréhension évolutionniste et linéaire de l'histoire, certains ont déjà atteint le sommet de l'évolution, dont les hommes en général et en particulier les hommes blancs, les pays industrialisés, les citoyens. Les « autres » - les femmes, les gens de couleurs, les pays « sous-développés », les paysans - atteindront aussi ce sommet avec un peu plus d'efforts, d'éducation de "développement".

2.5. STARHAWK

Un courant plus spiritualiste de l'écoféminisme est incarné par l'américaine STARHAWK et son mouvement de « sorcières païennes ».

Anciennes militantes des mouvements pacifistes mobilisés contre la guerre au Vietnam, ces femmes ont pour objectif d'établir des connexions pratiques entre la magie et la politique. Considérant que la magie consiste en l'art de la modifier la conscience notamment par des rituels précis, elles souhaitent apprendre à leurs membres à catalyser leurs énergies de telle sorte qu'elles se concentrent en une source de puissance non-violente en prenant appui sur les forces élémentaires de la nature.

Par exemple, une des premières manifestations politiques auxquelles donna lieu cette pratique fut l'union des énergies de centaines de personnes qui leur permit de faire "bloc" contre une centrale nucléaire.

On peut citer également des actions non-violentes et efficaces dans les manifestations de Seattle en septembre 1999 qui marquèrent les premières oppositions à la mondialisation. Isabelle Stengers a diffusé des traductions en français des chroniques de cette manifestation, ce qui a fait connaître Starhawk chez nous.

Starhawk, activiste depuis sa jeunesse, lors de la guerre du Vietnam, et devenue sorcière néo-païenne, a participé en effet à la plupart des grandes manifestations altermondialistes : Seattle, Washington, Québec, Prague, Gênes. Dans des textes diffusés sur internet, elle porte témoignage de ce qu'elle a fait, vu, compris, et surtout appris, et participe à la discussion sur les stratégies du mouvement anti-globalisation.

3. LE POINT DE VUE DE LA PHILOSOPHE

Lors d'une session sur l'écoféminisme organisée par l'association « 29, rue Blanche », un groupe de travail a planché sur les liens entre spiritualité et politique. Ce groupe était animé par la philosophe belge Isabelle Stengers. Cette scientifique a abondamment travaillé sur les liens entre la science, la philosophie, l'éthique. Non contente d'être une professeur universitaire et une écrivaine scientifique réputée, elle n'hésite pas à s'engager « sur le terrain » pour défendre ses convictions. Elle a notamment participé à des actions de destruction de plants contenant des OGM (Organismes génétiquement modifiés). Cela lui a permis d'exprimer son analyse sur cette épineuse question. Elle aussi rejoint l'action des femmes qui sont décidées à protéger la terre et son patrimoine naturel.

Isabelle STENGERS, née en 1949, a fait ses études de chimie à l'Université libre de Bruxelles, puis y a bifurqué vers des études de philosophie pour essayer de comprendre autrement ce qu'elle avait appris des scientifiques. Elle conçoit sa pratique de la philosophie comme inséparable d'un travail mené avec ceux dont elle interroge l'œuvre ou les problèmes, qu'il s'agisse d'Ilya Prigogine, Prix Nobel de chimie avec qui elle a

publié La Nouvelle Alliance et Entre le temps et l'éternité, ou d'un psychanalyste hérétique, praticien de l'hypnose, Léon Chertok (Le Cœur et la Raison, Hypnose blessure narcissique). Elle enseigne la philosophie à l'Université de Bruxelles.

En 2003, Isabelle Stengers a comparu devant les tribunaux pour avoir piétiné un champ contaminé par les OGM. Exemple de sa démarche, voici le texte qu'elle a lu à l'occasion de la dernière audience du procès dit « de Monsanto » le mardi 25 novembre 2003 :

Madame la Présidente,

Je m'exprime ici personnellement car chacun d'entre nous a pris personnellement la décision qui l'a amené face à ce tribunal. Je voudrais d'abord rappeler qu'en ce qui me concerne, et en ce qui concerne d'autres inculpés, cette décision a inclus le témoignage que nous avons accepté de faire lorsque les gendarmes nous ont interrogés, et qui constituent la seule preuve contre nous. Il ne s'agit pas de désigner deux catégories de prévenus, surtout pas, mais de souligner que le délit dont nous sommes accusés est inséparable, pour tous, des raisons qui ont été présentées devant ce tribunal par les témoins que vous avez bien voulu entendre.

L'action qui nous est reprochée avait pour première motivation de demander à l'opinion publique et aux politiques de penser à l'avenir qui se prépare et nous semble redoutable. Il était normal que nous acceptions un procès où deviendraient publiques les informations - je dis bien les informations au sens factuel du terme, et non les arguments appartenant au débat d'idées - qui portent sur cet avenir.

Je vous suis reconnaissante, Madame la Présidente, pour la manière dont vous avez tenu compte de cette singularité en acceptant d'écouter nos témoins. Mon métier d'enseignante et les livres que j'ai écrits sont largement consacrés à la question du rôle des sciences, et de l'argument d'autorité scientifique, dans nos sociétés modernes. J'y plaide le caractère crucial d'une démocratie vivante, où ceux qui sont intéressés à une décision sont reconnus comme interlocuteurs légitimes, ayant le pouvoir d'objecter et de mettre à l'épreuve la fiabilité des experts. J'y montre les raisons de la fiabilité des productions scientifiques spécialisées, liées précisément à ce que toute la communauté compétente a pour rôle légitime d'objecter et de mettre à l'épreuve. J'y souligne le déséquilibre qui se produit lorsqu'une proposition issue des sciences sort des lieux de recherche, car à ce moment là nul ne contrôle plus que toutes les objections qu'elle peut soulever ont été prises en compte et évaluées. Si l'URSS a été le cadre de désastres écologiques terribles, c'est parce que les objecteurs y étaient persécutés. La relative sécurité de nos industries, de l'industrie nucléaire notamment, est directement liée au fait que dans nos pays il est possible, il est encore possible d'objecter, et de prendre les moyens de faire connaître ses objections, sans risquer sa liberté, voire sa vie. Je dis bien faire connaître ses objections, et pour cela, enseigner et écrire des livres est tout à fait insuffisant. En effet, ce genre de production est bien incapable de mettre en question la différence entre les experts reconnus comme faisant autorité et ceux ou celles, dont je fais partie, à qui on demande de ne pas se mêler de ce qui n'est pas censé les regarder. C'est là que nous nous heurtons aux limites de la démocratie telle qu'elle fonctionne actuellement. Comme je l'ai écrit dans mon livre " Sciences et pouvoirs ", (p. 96-97) du point de vue de sa fiabilité, nos sociétés modernes ont la science qu'elles méritent, fort peu fiable en l'occurrence là où les pouvoirs ont la liberté de nommer leurs experts. Non pas au sens où ceux-ci, comme individus, seraient corrompus, mais parce que le choix de tel type d'experts plutôt que d'autres prédéterminent les problèmes qui seront pris en compte et ceux qui seront jugés secondaires. C'est ce que Jacques van Helden vous a confirmé pour le cas des OGM : l'expertise est dominée par des biologistes de laboratoire qui n'ont que peu d'expérience de ce qui se produit dans les champs, et aucune expérience des conséquences socio-économiques des innovations agricoles, mais qui jugent en revanche normal et légitime que leurs " réussites " biotechnologiques soient synonyme de progrès.

Quand l'invitation m'est parvenue de participer à la rencontre à propos des OGM, je me suis considérée comme tenue, car l'engagement de ceux qui s'opposent aux OGM correspond très précisément à ce qui, pour moi, reste le privilège des régimes démocratiques, un privilège qui, à chaque fois, doit être réaffirmé aux risques et périls de ceux qui prennent les moyens d'objecter. On entend beaucoup parler aujourd'hui de forums citoyens, où on demande à des personnes non impliquées d'écouter les arguments et les contre-arguments experts à propos d'une innovation, et peut-être une démarche de ce genre promet-elle un avenir

plus démocratique, où les citoyens ne seront pas définis comme des ignorants. Aujourd'hui, le poids d'une telle démarche est inséparable des actions d'opposition plus directes. C'est par exemple à cause de cette opposition, que des objections scientifiques qui n'avaient trouvé aucun écho ont été enfin entendues, que des questions ont enfin pu être posées, qu'en Grande Bretagne des informations hautement significatives ont pu être produites à propos de l'impact négatif de la mise en culture des OGM sur la biodiversité. Dans le même pays, une vaste mise en débat public a eu lieu à propos des OGM ce printemps. Et la première leçon que tient ceux qui ont suivi ces débats est hautement significative. Lorsque l'on réunit des personnes au départ sans opinion et qu'on leur soumet le dossier des OGM et l'ensemble des arguments contradictoires, " plus ils en apprennent moins ils sont favorables aux OGM ". C'est ce que je répondrais à ceux qui affirment que les pratiques minoritaires ne sont pas démocratiques, puisqu'elles usurpent la grande voix silencieuse de la majorité : c'est grâce à de telles pratiques qu'une innovation qui était censée être acceptée sans problème, au nom du progrès, est devenue pensable et discutable, bref " publique ", et que nous pouvons savoir aujourd'hui que, convenablement informés, la majorité des citoyens la refuseraient plus que probablement. Moi-même, qui me pensais plus ou moins au courant, j'en ai encore appris au cours de ce processus de mise en savoir public. En effet, j'avais d'abord cru, naïvement, que les champs d'essai devaient répondre aux questions portant sur les risques écologiques, et mon opposition venait de ce que je ne faisais pas confiance à ceux qui ont intérêt à ce que passe une innovation pour en interroger les inconvénients. Mais les disséminations volontaires d'OGM n'ont, globalement, pas cette fonction, elles répondent seulement aux pratiques usuelles des semenciers qui doivent sélectionner les semences et en vérifier la productivité. Nous connaissons aujourd'hui le rapport de la Royal Society, qui lui, en effet, répond à certaines des questions et objections à l'encontre des OGM, c'est-à-dire les confirme, mais il ne peut le faire que parce que les moyens de le faire ont été pris, et cela par une institution officielle, en raison de l'opposition publique manifestée contre les OGM. En d'autres termes, c'est parce qu'il y a eu opposition que nous pouvons avoir des réponses à des questions que les semenciers, eux, n'ont jamais pris la peine et les moyens de poser. On l'a dit et répété, les multinationales qui concentrent aujourd'hui la production des semences, des herbicides et des pesticides nous demandent d'accepter d'être des cobayes. Mais la situation est pire. C'est pourquoi j'ai parlé d'information factuelle, et non d'arguments. Nous ne sommes même pas des cobayes, car on utilise des cobayes pour découvrir l'inconnu. Mais ici, nous avons affaire à du connu, à des faits qui appartiennent au passé, ou qui, concernant les OGM, sont désormais établis. Monsieur Lannoye vous a parlé des conséquences prévisibles pour le Tiers Monde. J'ai souvent enseigné les dégâts écologiques et sociaux liés à ce qu'on a appelé la " révolution verte ". Ils sont non contestés, et j'avais cru que mémoire en était conservée, qu'on ne recommencerait pas, ou en tout cas que, discutant de nouvelles innovations techno-industrielles, leur mémoire serait présente, et contraignante. Il est effrayant de constater que rien n'a été appris. Sans qu'aucune leçon ne semble avoir été tirée du passé, on propose de recommencer, de se lancer dans un type d'innovation dont les conséquences sont pourtant bien connues et décrites. Mais l'impact social et écologique des OGM concerne aussi nos pays. Et dans ce cas, l'avenir est déjà là : il suffit d'aller voir ce qui se passe au Canada. Percy Schmeiser vous a décrit les conséquences pénales, au Canada, de la contamination des champs, les poursuites engagées par Monsanto contre des agriculteurs qui sont, en fait, ses victimes. Il y a quelques années, les biologistes experts affirmaient que les OGM resteraient confinés. Aujourd'hui, ils reconnaissent que c'est impossible, et que la coexistence entre cultures est condamnée. Mais les conséquences de cette impossibilité ne regardent pas les producteurs d'OGM : tous repoussent la possibilité d'assumer une quelconque responsabilité. Ce sera aux Etats de décider sous la pression de ceux qui nous somment de ne pas entraver un progrès porteur d'emplois. Alors que, cela été dit et répété, le seul bénéfice escomptable de ces OGM est de diminuer encore l'emploi agricole. On sait aussi que les conséquences écologiques seront graves, sont déjà graves au Canada, avec notamment l'apparition de mauvaises herbes résistantes aux herbicides, et d'insectes résistant aux pesticides. La réponse des multinationales est qu'il suffira de trouver de nouveaux herbicides et pesticides. Mais peut-être (et même probablement) seront-ils plus nocifs pour l'environnement mais aussi pour la santé humaine que ceux dont nous disposons aujourd'hui. Nous serons contraints néanmoins de les accepter, malgré leurs conséquences nocives, car nous n'aurons alors pas le choix, nous serons mis au pied du mur : c'est cela où un désastre agricole. Un tel avenir n'inquiète pas les industries qui auront été responsables de l'inefficacité de ce que

nous utilisons actuellement. Et de leur point de vue elles ont raison puisque c'est un avenir où nous serons devenus entièrement dépendants des produits qu'elles proposent, de la course à l'innovation dont nous serons devenus les otages. On parle beaucoup de " développement durable " aujourd'hui, mais on a affaire ici à l'exemple même de développement NON durable, d'une course en avant sans fin, de plus en plus coûteuse et sans doute de plus en plus destructrice. Mais extrêmement profitable pour les industries au pouvoir desquelles nous serons tombés pieds et poings liés. Ces industries pour qui cet avenir gravement menaçant est synonyme de profit.

Madame la Présidente, en affirmant ma participation à l'action sur les champs de Monsanto, je ne revendiquais pas une action qui aurait eu un but ou une intention de " destruction méchante ". Il s'agissait d'une action ayant pour seule finalité de participer à ce qui, j'en ai l'intime conviction, est le seul moyen de défense un tant soit peu efficace à la disposition de ceux et celles qui perçoivent la menace grave qui pèse sur notre avenir commun. Je suis ce qu'on appelle une académique, j'écris et je parle de cette menace, ce sont mes modes d'action usuels, mais j'en connais les limites. C'est pourquoi je me sens honorée et fière d'être aujourd'hui devant vous, d'avoir eu le grand privilège d'être associée à une action qui fait partie d'un mouvement vaste et profond dont peut-être, il faut être optimiste, on parlera dans l'avenir comme celui qui a permis au développement dit durable de cesser d'être un vœux pieux, un mot vide, pour devenir une question qui oblige à penser, à imaginer, à faire attention.

4. L'ANALYSE DE LA SPECIALISTE EN ETUDES FEMINISTES

Pour marquer sa place de pionnière dans les études de genre, l'Université du Québec de Montréal a mis en ligne les ressources rassemblées par les chercheuses féministes pendant un quart de siècle. Louise Toupin, chargée de cours et chercheuse autonome, situe ainsi le courant écoféministe et environnementaliste dans les grandes orientations prises par les mouvements de femmes : « Appelé aussi écoféminisme par l'écrivaine française Françoise D'Eaubonne qui lança l'appellation en 1974, le féminisme environnementaliste devint populaire durant la décennie 1980 dans la foulée des désastres écologiques et environnementaux tels ceux de Three Mile Island aux Etats-Unis, de Seveso en Italie, de Bhopal en Inde, de Greenham Common en Angleterre. Issu des courants écologiste et pacifiste, auxquels se sont jointes des féministes radicales de la différence et des féministes de tradition marxiste ou socialiste, le féminisme environnementaliste s'ajoute aux analyses du courant de l'écologie. Alors que les écologistes porteront leur attention principalement sur l'épuisement des ressources et la destruction de l'environnement, les féministes environnementalistes ajouteront que la responsabilité de ces catastrophes est imputable, au-delà des systèmes capitaliste et socialiste, au système patriarcal. Le féminisme environnementaliste établit des liens entre l'oppression des femmes et celle de la nature : «comprendre le statut de ces liens est indispensable à toute tentative de saisir adéquatement l'oppression des femmes aussi bien que celle de la nature»¹. Il considère qu'il existe des liens directs entre la violence patriarcale contre les femmes et la violence contre la nature et les peuples. Il met en évidence des liens directs entre l'agression industrielle et militaire contre l'environnement et l'agression physique contre le corps des femmes. Des liens sont même établis entre la violence des guerres, des destructions environnementales et la violence du viol. Le féminisme environnementaliste ou écoféminisme ne constitue pas un mouvement homogène². Des tendances plus spirituelles et «fondamentalistes», identifiant la nature à la biologie des femmes et réfléchissant en termes de «principe féminin» ou d'«essence cosmique de la féminité», côtoient des tendances plus politiques, en lien avec les partis écologistes. Pour les tenants du volet plus politique, la libération des femmes ne peut être obtenue de manière isolée. Elle doit faire partie d'une lutte plus longue et plus large pour la préservation de la vie sur la planète. Dans cette perspective, elles établissent des alliances avec les femmes du tiers-monde, engagées dans des luttes contre la destruction des ressources naturelles, qui sont la base première de leur subsistance. A côté du sexisme (dont la mise en évidence est largement due au féminisme radical), à côté de l'exploitation de classe (privilegiée par les analyses marxistes), du racisme (que le féminisme noir a fait découvrir aux féministes

blanches), et de l'hétérosexisme (rendu visible par les lesbiennes), la destruction écologique vient ainsi s'ajouter aux divers «piliers sur lesquels repose la structure du patriarcat»³.

5. NOTES

- 1 Voir WARREN, Karen (ed.), *Ecological Feminism*, New-York, Routledge, 1994.
- 2 Pour une synthèse récente des sous-courants qui traversent l'écoféminisme et leur histoire, voir STURGEON, Noel, *Ecofeminist Natures: Race, Gender, Feminist Theory and Political Action*. New-York, Routledge, 1997.
- 3 MIES, Maria et Vandana SHIVA, *Ecofeminism*, London, Zed Press, 1993 ; SHIVA, Vandana, *Staying Alive: Women, Ecology and Development in India*. London, Zed Press, 1988; DANKELMAN, Irene et Joan DAVIDSON, *Women and Environment in the Third World: Alliance for the Future*, London, Earthscan Publications, Ltd, 1988.

6. REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- D'EAUBONNE, Françoise, *Le féminisme ou la mort*, Paris, Pierre Horay Editeur, 1974
- GRIFFIN, Susan, *Women and Nature: The Roaring Inside Her*. San Francisco, Harper & Row, 1978.
- TOUPIN Louise, « Les courants de pensée féministe », dans *Trousse d'information sur le féminisme québécois des 25 dernières années*, 1998. Ce texte – disponible en ligne - constitue une version revue et augmentée du texte paru sous le même titre dans la "Trousse d'information sur le féminisme québécois des 25 dernières années" *Qu'est-ce que le féminisme ?*, [éditée par le Centre de documentation sur l'éducation des adultes et la condition féminine (CDEACF) et Relais femmes en 1997], entend justement mettre en évidence trois grandes traditions de pensée féministe ; ces dernières constituent des points de repère utiles à la compréhension de l'évolution des diverses tendances féministes.
- film « Who's counting ? » (sexe, mensonges et mondialisation) sur le parcours de Marilyn Waring
- Vandana Shiva répond aux questions de Judith Bizot in *Courrier de l'UNESCO* - Mars 1992
- *Ecoféminisme*, par Vandana SHIVA et Maria MIES, traduction Edith Rubinstein, Coll. Femmes et Changements, Editions L'harmattan, 1998
- *Femmes, magie & politique*, par STARHAWK, traduction Mobik, préface Isabelle Stengers, Editions Les empêcheurs de penser en rond, 2003
- *Ecologie : quand les femmes comptent*, coordonné par J. France FALQUET, Editions L'Harmattan, 2002.
- *Genre et privatisation de l'eau*, Dossier Genre et AGCS n°3, Actes de la Vème Rencontre PALABRAS organisée par Le Monde Selon les Femmes, décembre 2002

© Université des Femmes asbl

Date du document : septembre 2005

Ont contribué à la réalisation de ce document :

Rédaction : Claudine LIENARD

Relecture : Marie-Thérèse COENEN